

Youcef ZIREM, journalisme et écriture littéraire

Par Christiane Chaulet Achour

Au début de leur lancée, les éditions Barzakh publiaient un recueil de nouvelles de Youcef Zirem, connu alors comme journaliste. Dans sa préface, l'éditeur insistait sur la signification du recours à la fiction : « Youcef Zirem, journaliste vraisemblablement frustré et contraint, a eu recours à la fiction pour, semble-t-il, s'affranchir des censures de la profession. Jamais peut-être, il n'a osé, ou pu, dénoncer le chaos de sa société avec le jusque-boutisme et le courage dont il fait preuve ici ».

Publié en l'an 2000, ce recueil de courtes fictions donne une idée, déjà par les titres, de la tension qui habite l'écriture entre dénonciation et rêve, entre réalité rudement décrite et romantisme pansant les plaies du quotidien : « La fiancée des flots », « Le pourrissement de la tendresse », « La chasse aux hymens », « Oued Namous », « Le gouffre noir », « Le chef des disparus », « Les films du malheur », « Les carrefours du songe », « Patiences » et enfin « L'âme de Sabrina » qui donne son titre à l'ensemble.

Plusieurs de ces nouvelles sont des portraits saisis sur le vif d'Algériens et d'Algériennes d'aujourd'hui. On sort des sempiternelles évocations féminines traditionnelles – pour le meilleur et le pire -, pour voir s'esquisser sous la plume du nouvelliste des silhouettes d'étudiantes, de prostituées, de mères courage comme Lalla Ladja, active « militante » de l'association des disparus. Youcef Zirem ose affronter la question qu'on contourne, celle du viol ; il emprunte la voix des femmes pour les faire « entendre » à son lecteur, sans écran ; il manie l'ironie sans perdre sa tendresse pour les victimes dans ce conte fantastique qu'est « La chasse aux hymens ».

Chaque nouvelle inscrit en exergue une citation et un nom, offrant en autant de clin d'œil, un choix de la bibliothèque personnelle de l'écrivain : Henri Michaux, J.M.G. Le Clezio, Scott Fitzgerald, Albert Camus, Khaireddine, L-F. Céline, W. Faulkner, E. Hemingway, Paul Auster, Hanan El Cheikh, Milan Kundera.

Sabrina, de la dernière nouvelle, vient hanter à nouveau l'écriture dans le roman publié en août 2005, aux éditions Zirem cette fois, *La vie est un grand mensonge*. Roman certes mais qui se décline aussi, comme les brèves fictions antérieures, en ensembles brefs où se mêlent les gestes et pensées de différents protagonistes qui défilent en une sorte de désordre, à l'image du chaos algérien. Le récit est composé de trois « Haltes » : la première, « les germes de la discorde », la seconde, « Le temps des enterrements » et la troisième, « l'interminable attente » pour évoquer quinze années de vie algérienne, entre Alger et la Kabylie. Chaque halte est composée d'une suite de fragments (13 ; 29 ; 47). Le montage structurel est intéressant, même s'il n'est pas toujours facile à suivre.

Nous avons souhaité interroger l'écrivain pour les lecteurs d'*Algérie Littérature/Action*.

*** Youcef Zirem, vous avez publié un recueil de nouvelles aux éditions Barzakh en 2000, sous le titre, *L'âme de Sabrina*. Était-ce votre premier essai littéraire ? Quel lien, si vous établissez un lien, ressentez-vous entre l'écriture de fiction, ici des nouvelles, et l'écriture journalistique ?**

Y.Z. - Non, mon recueil de nouvelles, *L'âme de Sabrina*, vient après d'autres écritures. J'ai fait des études scientifiques (je suis ingénieur en hydrocarbures) mais j'ai toujours lu beaucoup et aussi écrit énormément. Durant mon cursus universitaire, à Boumerdès, j'ai lu pratiquement tout Faulkner, Fitzgerald, Hemingway, Steinbeck, Camus, Mohamed Khairredine, Kateb Yacine, Mohamed Dib, Mammeri, Nabile Farès, Malek Haddad, Driss Chraïbi, Assia Djebbar, René Char, Michaux...

J'ai écrit un nombre considérable de poèmes avant de publier mon premier recueil en novembre 1995, aux éditions Saint Germain des Près, à Paris. Le livre était intitulé, *Les Enfants du brouillard* ; c'est plutôt un cri. Un cri du coeur en rapport à un vécu difficile dans un pays qui peut se porter mille fois mieux ! Mes nouvelles, mon roman et même mon essai qui est paru à Bruxelles en 2002, continuent ce cri. Mon écriture me permet de dire des choses que le journalisme ne tolère pas dans mon pays (et parfois ailleurs aussi, d'ailleurs). L'écriture journalistique me permet de travailler mon écriture littéraire. Mais le journalisme est un métier harassant qui tue, dans bien des cas, l'inspiration. Parfois, il faut savoir le laisser de côté pour produire des textes plus profonds que les mots qui disent l'actualité...

*** Ces nouvelles, quel est l'axe dominant qui les relie les unes aux autres ?**

Y.Z.- Je ne sais pas s'il y a un axe dominant dans ces nouvelles...En revanche, ceux qui ont vécu en Algérie durant une certaine période s'y retrouveront forcément... Il y a dans ces nouvelles des choses très dures et très crues... Il y a jusqu'à aujourd'hui peu de textes littéraires qui racontent de la même manière l'Algérie des violences multiples et de la déchirure... Sans parti pris, sans désir de plaire à personne... *L'âme de Sabrina* dresse des portraits de personnages qui s'entretuent pour des intérêts qui les dépassent... A côté, il y a aussi des personnages libres qui sont irrémédiablement perdus... On ne peut pas être libre dans un pays où plein de gens, hommes et femmes, se prostituent, d'une manière ou d'une autre... Il y a également dans ces textes de la douceur et de nombreuses quêtes amoureuses... L'amour est problématique dans ces territoires de la haine...

*** En règle générale un recueil de nouvelles porte le titre de la première nouvelle. Vous avez choisi, quant à vous, celui de la dernière : pour quelles raisons ?**

Y.Z.- Oui, c'est la dernière nouvelle, « L'âme de Sabrina » qui donne son titre au livre. Cette nouvelle reste d'ailleurs ouverte et peut se continuer à tout moment... Sabrina est une fille qui échappe au narrateur ; elle est avec lui mais il n'arrive pas à vivre avec elle en harmonie... Sabrina se sent bien avec le narrateur mais il y a quelque chose qui bloque sa relation avec lui. Comme le narrateur, Sabrina attend... Comme l'Algérie, elle attend une délivrance qui tarde à venir...

*** Que représente pour vous le poème et son écriture par rapport à vos autres formes d'expression ?**

Y.Z.- La poésie est le genre littéraire le plus difficile à écrire. Il faut de l'inspiration, de la profondeur d'âme, de la sincérité et un quelque chose difficile à

définir... On ne peut pas toujours écrire des poèmes réussis... Le roman, la nouvelle, le théâtre peuvent être travaillés... Il n'est pas facile de travailler la poésie ; elle échappe, dans ce cas, à son créateur...

*** Vous voilà lancé dans le roman avec votre dernière publication : nouveau genre, nouvelle orientation ?**

Y.Z. - Ce n'est pas vraiment ça... Avant d'écrire des nouvelles, j'avais déjà écrit "du roman" que je n'avais pas publié... Il se trouve que le roman est le genre littéraire le plus important dans la sphère littéraire francophone ... Il faut donc y transiter et peut-être essayer de raconter de nombreuses histoires... Il y a tellement d'histoires dans ma tête que je me demande si je vais arriver à les écrire toutes...

*** Par ailleurs, ce qui vous fait le plus connaître en Algérie, c'est votre métier de journaliste : depuis quand l'exercez-vous ? Etes-vous attaché à un journal en particulier ? Que représente ce métier pour vous dans l'Algérie actuelle ? Comment y vient-on après avoir eu une formation d'ingénieur en hydrocarbures ?**

Y.Z.- Je suis dans la presse écrite depuis le début des années 90. J'ai commencé à écrire dans la rubrique culturelle d'*Alger-Républicain*. Mon premier article publié est un long hommage à l'oeuvre de William Faulkner. J'ai démissionné du secteur industriel pour venir dans la presse parce que j'ai toujours aimé lire les journaux. Chez moi, je continue à collectionner différents journaux: J'ai des collections de publications anciennes de différents horizons : *Le Matin de Paris*, *Algérie-Actualité*, *Le Monde des livres*, *Parcours Maghrébins*, *Libération*, *L'Humanité*, *L'Opinion*, *La Nation*... Quand j'ai eu mon bac mathématiques, j'étais tenté de faire journalisme à l'université mais je me suis vite dit que je ne pouvais écrire dans les journaux du parti unique... Je n'ai jamais été attaché à un journal quelconque... A vrai dire, j'ai toujours été libre et indépendant... J'ai d'ailleurs le record des démissions dans la presse algérienne... J'ai toujours protesté contre la censure et la censure existe dans tous les journaux algériens... La situation de la presse algérienne est aujourd'hui lamentable. Il y a une cassure entre les éditeurs et les journalistes... Les éditeurs gagnent beaucoup d'argent et ne sont guère intéressés par la liberté d'expression ou l'amélioration du contenu de leurs publications... La nature du système politique algérien ne peut pas tolérer une liberté de la presse véritable... Il reste du chemin à faire... Parfois le pouvoir lui-même n'est pas responsable de la médiocrité ambiante : pour exemple, un journaliste du quotidien *El Watan* a écrit une note de lecture de mon roman, *La Vie est un grand mensonge* mais elle n'est jamais passée : la direction du journal l'a censurée... Je ne sais même pas pourquoi... A vrai dire, il ne peut y avoir de presse libre tant que les Algériens ne sont pas libres... L'Algérie doit se démocratiser au plus vite : c'est le seul chemin qui puisse la réconcilier avec elle-même... C'est l'unique solution à tous les problèmes qui gangrènent notre société... C'est l'unique issue salvatrice qui aboutira au partage équitable des richesses du pays et à la justice sociale...

*** Pour ma part, j'ai gardé le souvenir vivace d'un article publié dans *La Nation*, en août 1995, entièrement consacré à Camus : pourquoi Camus d'abord ?**

Y.Z. - Camus est mon grand frère ; je l'ai toujours considéré comme Algérien, à part entière... Personne ne peut dire le contraire s'il a un minimum de lucidité et de sincérité... Lorsque l'Algérie deviendra démocratique, on se rendra compte de l'immensité des quêtes d'Albert Camus pour son pays qu'il n'a jamais cessé d'aimer... J'ai avec Camus la même patrie: la terre et les valeurs humaines. Camus est un humaniste incomparable ; c'est aussi un artiste, un créateur de génie. J'ai écrit l'article dans *La Nation* en 1995 pour interpeller mes lecteurs, pour leur dire que Camus avait vécu le même enfer que nous vivions à ce moment-là... Pour leur dire que la violence, toute violence d'où qu'elle vienne est toujours condamnable... Camus n'a jamais triché; il est resté une conscience que nul pouvoir n'a réussi à corrompre... Il n'avait pas fait l'effort de comprendre la culture musulmane dans ses profondeurs mais il était prisonnier de son milieu, de sa position et cela je le comprends... Le malheur de Camus c'est qu'il y a eu le fleuve de sang de mai 1945... Sinon, je suis sûr que tous les pieds noirs seraient encore en Algérie... Sinon, L'Algérie et la France seraient encore le même pays...

*** Voulez-vous dire que, d'une certaine façon, vous regrettez l'indépendance ?**

Y.Z.- Non, je ne regrette pas l'indépendance, j'ai énormément de respect pour ceux qui se sont battus pour cela, mon père en fait partie ; dans ma famille, en Kabylie, à Alger ou en France, tout le monde s'est sacrifié pour une vie digne dans une Algérie indépendante. Je disais simplement que s'il n'y avait pas eu les tragiques événements de mai 1945, les "réformettes" tentées par le colonialisme auraient pu se transformer en vraies réformes et les Algériens n'auraient pas été tentés de faire la guerre... A ce moment-là, des personnalités comme Camus auraient aidé à ce que les différences entre les communautés se réduisent encore plus... Bien sûr, je spécule un peu sur l'Histoire...

*** Aviez-vous conscience en le publiant de « rompre l'équilibre du jour », pour emprunter une métaphore à *L'Etranger*, c'est-à-dire d'écrire à contre-courant de ce qui s'était écrit jusqu'alors en Algérie, sur Camus?**

Y. Z.- Non, je n'avais pas conscience de ce que vous dites... Mais je me suis toujours méfié des idées reçues... Je suis venu dans la presse pour dire des choses... Pas pour reproduire le discours qui sauvegardait l'ordre établi... J'ai lu et entendu des choses inélégantes et ridicules sur Camus mais je savais pourquoi certains « pseudo-intellectuels » algériens procédaient ainsi. Le malheur algérien vient, dans une large mesure, de la faillite de l'intelligentsia, de l'absence d'esprits libres... Quand des écrivains défendent des généraux, souvent criminels, il est clair qu'ils ne peuvent pas faire avancer la société... Quand des écrivains applaudissent le discours islamiste, dans l'espoir d'avoir des gains matériels dans la perspective de l'avènement d'un autre pouvoir, il est évident qu'ils sont incapables de montrer le chemin du progrès...

*** Avez-vous eu connaissance de l'article très violent contre Camus et de façon générale contre les écrivains francophones qui seraient atteints du « syndrome camusien » dans le même journal en décembre 1996 ? Si oui, pouvez-vous nous en dire quelque chose...**

Y.Z. - Je ne me souviens pas de cet article.

*** Est-ce que cette incursion dans le Camus journaliste à *Combat* a été fortuite et passagère ou aviez-vous une relation de lecture à cet écrivain auparavant ?**

Y.Z. - L'écriture camusienne est incomparable, et donc inévitable. Au début des années 80, le livre n'était pas cher en Algérie et il y avait aussi de véritables foires du livre. Je crois que les Algériens, dans leur majorité, ne revivront pas de sitôt les bonheurs qu'ils ont vécus à ce moment-là... Pour ma part, je le reconnais : j'étais étudiant, j'ai pu acheter et lire des tas de livres, ces textes m'ont donné du bonheur! Camus m'accompagnait et me faisait aimer encore plus la langue française... J'ai toujours eu un faible pour les premiers textes de Camus : j'ai relu *Noces* et *L'Été* plus de dix fois... J'ai acheté ce livre plus de trente fois... J'ai passé plus d'une année à Paris et j'ai offert ce livre plusieurs fois à des amis français qui ne l'avaient pas lu... Jusqu'à aujourd'hui, dès que je trouve une édition différente de *L'Étranger*, je l'achète immédiatement... Camus ressemble à Jacques Brel : tous deux ont réussi leur parcours artistique et n'ont pas failli à leurs idéaux... Ce n'est pas toujours facile de réaliser une telle prouesse... Durs et tendres à la fois, Camus et Brel ont essayé d'être meilleurs qu'eux-mêmes... Ils ont ainsi laissé des créations éternelles...

*** Pensez-vous qu'on puisse deviner des traces d'influence camusienne dans votre écriture de création? Dans le lien entre le journaliste et l'écrivain qu'il était, que vous êtes ?**

Y. Z. - Ce n'est pas à moi de dire s'il y a une influence camusienne dans mon écriture... J'avoue, en revanche, que je suis toujours épaté par les écrits journalistiques de Camus. Par son courage et ses combats... Dans mon écriture, j'essaie d'être simple et profond à la fois; à la manière aussi de Jean-Marie Gustave le Clézio ou encore de Patrick Modiano, deux monuments de la littérature française contemporaine dont j'ai lu presque toute l'oeuvre...

*** Vous avez créé une maison d'édition, avec votre frère je crois, pouvez-vous nous en parler ? Pourquoi l'avoir fait ? Dans quel secteur de l'édition vous situez-vous ?**

Y. Z. - Oui, nous avons créé les éditions Zirem, durant l'été 2005. C'est une toute petite maison d'édition qui ambitionne de publier des textes du patrimoine universel et parfois des textes inédits écrits par des Algériens. Ce n'est pas toujours facile mais les éditions Zirem seront à l'écoute de ceux qui écrivent quel que soit leur statut...

*** Vous avez parlé de la publication de *Misère de Kabylie* de Camus : pourquoi ? Que voulez-vous « réveiller » avec cette reprise ?**

Y. Z. - *Misère de Kabylie* (les reportages tels qu'ils sont sortis dans *Alger-Républicain*) est sorti à la mi-octobre 2005 aux éditions Zirem avec une présentation qui situe l'importance de Camus et qui le considère comme l'un des plus grands écrivains algériens. *Misère de Kabylie* est intéressant et d'actualité à plusieurs titres: d'abord, ce texte demeure non lu en Algérie, ensuite il fait voir la

Kabylie dans sa splendeur spirituelle malgré les conditions matérielles invivables de l'époque. Pour exemple, Camus comprend très vite que la société kabyle ne prévoit pas de prison : celui, qui en son sein, faute, est banni... Mais ce banissement est, en réalité, plus dur que la prison... Camus fait parler la misère de ces Algériens et prend position pour eux au moment où pratiquement tous les journalistes ne disent que la beauté des lieux... Des années plus tard, il est indispensable de voir dans quelle mesure, la Kabylie a changé depuis cette enquête de Camus... Quand Camus écrit en 1939 que la démocratie kabyle est importante, il est judicieux de se demander pourquoi l'Algérie est encore un régime autoritaire en 2005...